

Entre rire et déchirure, Marief Guittier incarne l'espoir, transcende la condition féminine.

Le Théâtre des Treize Vents, un choix EUROPE 2.



AUTOUR DU SPECTACLE

Sculptures

Exposition des œuvres d'Isabelle Cazejust
Du 18 au 23 mai 1995
Hall du théâtre

PROCHAINS SPECTACLES

Rêve ou Une jeunesse allemande

Mise en scène de Max Denes
En collaboration avec le Conservatoire National de Région - Montpellier District
Du 22 au 24 mai 1995 à 21h15
Grammont - Cour de l'Horloge

Traduit du Bulgare

De Jean Giono
Mise en scène Dominique Ratonnat
Mercredi 24 mai 1995 à 19h
Grammont

Expédition Rabelais

Textes de François Rabelais
Mise en scène Anne Torrès
Du 30 mai au 2 juin 1995
Grammont

Renseignements et location au 67.58.08.13

Le Théâtre des Treize Vents est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Francophonie, la Ville de Montpellier, le Conseil Régional Languedoc-Roussillon et le Conseil Général de l'Hérault.



SAISON 94/95

Max Gericke ou Pareille au même

de Manfred Karge
Texte français :
Michel Bataillon
Mise en scène
Michel Raskine

Théâtre des Treize Vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON
M O N T P E L L I E R

Max Gericke ou Pareille au même

**de Manfred Karge
Texte français Michel Bataillon**

Mise en scène : MICHEL RASKINE
Décor : JOËL PITTE
Lumières : BERTRAND GRANDGUILLOT
Son : DIDIER TORZ
Régie : FRÉDÉRIC GOURDIN

Avec
MARIEF GUITTIER : Max Gericke

Production : La Rose des Vents - Villeneuve d'Ascq,
Théâtre Vidy - Lausanne,
Le Point du Jour - Lyon.

Grammont
du 18 au 23 mai 1995 à 20h45,
jeudi à 19h, dimanche à 18h,
relâche lundi.

Aux forceps

Elle, Marief. Guittier pour nom. Belle, vraiment. Le regard sur-tout. Et passons sur le reste, qui est silence. Dans la loge, sur la table : crayons, pinceaux, pommades, postiches. On se croirait à Sainte-Bricole-les-bouts-de-ficelle. Là, chaque soir, l'œil fixé sur le miroir, Marief se fait la peau. Durcit le trait. Gonfle joues et narines. Appose sourcils, moustaches, cheveux. Marque sur le visage le prix du travail et de l'humiliation. Mais la gueule n'est pas tout, il faut la viande. Des épauettes, un oreiller sur le ventre, un faux cul. Puis le costume. Les trois pièces, la cravate, le chapeau. Ce n'est pas assez encore. Manque l'essentiel : l'organe. Le membre. La queue. Une patte de lapine fera l'affaire. Cette fois ça y est : Marief Guittier est Max Gericke. Mieux que laide : monstrueuse. De cette monstruosité qui se lit sur le visage et le corps de ceux que l'histoire - les petites comme les grandes - n'a cessé de brutaliser.

Pour Marief/Max, c'est pareille au même, le plus dur reste à faire. Sur la scène, face à l'œil voyeur du spectateur, il faut donner à

comprendre les torsions mentales et contorsions physiques d'Ella Gericke. Ella qui dut à la mort de son homme se résoudre à l'enterrer sous son nom à elle et prendre le sien. Max, pour avoir le poste, l'emploi. Grutier de l'entreprise Nagel et fils. Le tout dans la Prusse de la grande crise. Voilà pour le réel d'une anecdote sociale qui dura deux années de la vie d'une femme.

Manfred Karge, lui, auteur d'un texte syncopé aux images électriques fait durer le supplice. Commencée avec la TSF, la tragédie s'achève avec le petit écran. Entre les deux, trois ou quatre décennies de la vie d'une qui n'était ni pour Front rouge ni pour Heil Hitler, mais que l'histoire est allée chercher aux forceps. Ella/Max/Marief, c'est pareille au même, sera donc successivement grutier, S.A., soldat du front russe, valet de ferme, cloueur chez Paulo-la-cagette, grutier encore (mais Nagel et fils, c'est devenu américain), chômeur et retraité, c'est dans l'ordre, à soixante-six ans la vie commence, la mort en savates pour conclure une existence passée à trimer jusqu'à crever la gueule ouverte.

Ce drame où le dédoublement masculin/féminin croise celui non moins trouble de l'Est et de l'Ouest confine à la schizophrénie mais Ella/Marief/Max, c'est pareille au même, à l'opposé de l'hystérie, tente de le jouer dans la normalité. D'être sur scène ce qu'elle se devait d'apparaître dans le champ social : transparente. Elle joue comme pour nous dire voilà, ça s'est passé comme ça, et après, on peut s'en sortir, tenez regardez-moi, je respire, je mange et je bois, un schnaps, une bière et glou et glou, on a vu pire. C'est compter sans l'œil extérieur mais amoureux, amoureux, mais non servile, féroce parfois, du metteur en scène Michel Raskine, maître de lieu, de l'histoire, donc chargé de la mise à mort. Il se livre, de fait, à une véritable entreprise de démolition/destructuration du personnage. A coup de serpe. Dès lors, Ella/Marief/Max dérape, elle se bat, tente de rendre coup pour coup, mais rien à faire, les objets lui glissent des mains, les allumettes se renversent, les lampes se brisent, le décor fout le camp, bref, la névrose transpire de partout : c'est bouleversant. En fin de course, après une leçon de courage (et de comédie), Ella/Marief/Max, vaincu(e) enlève costume, chapeau, cravate, et le corps d'Ella apparaît avec la gueule de Max. L'œil voyeur du spectateur se trouve alors confronté à un être hybride.

Comme si l'histoire venait d'accoucher, à la césarienne, d'un zombi.

C'est du théâtre de l'obscène, comme on aimerait en voir plus souvent.

Joël JOUANNEAU, vendredi 1^{er} février 1985

Durée du spectacle : 1h30